

# ge bizarre d'observer de près la mentalité d'une kamikaze. rt sainte à la mort sale de l'ennemi »

kaze, c'est ça : tuer en mourant aussi ; mêler sa mort sainte à la mort sale de l'ennemi ; aller au paradis sans doute, mais en accompagnant d'abord le mécréant jusqu'en enfer.

**- Pourquoi ne va-t-elle pas jusqu'au bout ?**

- Ce serait trop long à raconter ici. Disons que la vie a repris le dessus. Ou, plus exactement, l'amour. Cette jeune femme, qui s'était préparée pendant des années, sous l'autorité d'un maître à

l'ascendant démoniaque, à enfiler un jour sa veste piégée, à s'approcher de sa victime, à l'embrasser et à sauter avec elle, cette jeune femme, donc, est tombée amoureuse, et c'est le grain de sable qui a déréglé toute la machine.

**- Pourquoi les enfants sont-ils au premier rang dans ces guerres ?**

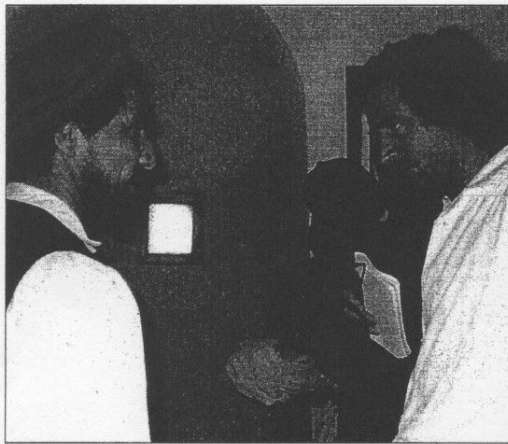
- Parfois parce qu'ils sont drogués. Parfois, aussi, parce que les adultes, sachant qu'ils sont particulièrement inconscients, les mettent exprès en première ligne. Parfois, encore, parce que ces hordes d'enfants perdus, orphelins, savent que c'est la seule façon de ne pas mourir de faim. J'ai vu ces bataillons d'enfants. Ça fait froid dans le dos. Et ça donne un sacré coup, soit dit en passant, au mythe de l'enfance innocente, sainte, pure, etc.

**- Quand avez-vous rencontré Massoud ?**

- Il y a vingt ans. Avec Renzo Rossellini et Marek Halter, nous lui avons apporté des émetteurs radio pour permettre à ses commandants de communiquer d'une vallée à l'autre. Il était très jeune, à l'époque. Mais j'ai tout de suite été frappé par la force, le charme, la sérénité de cet homme qui, selon la formule célèbre, faisait la guerre sans l'aimer. Avant d'être un guerrier, Massoud était un poète. Un amateur de littérature. Il avait, en ce temps-là, une bibliothèque ambulante qui le suivait partout.

**- Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?**

- A Paris, en avril dernier. Ce fameux voyage où Chirac et Jospin ont refusé de le recevoir. Il venait les alerter sur la menace terroriste représentée par Ben Laden et ses affidés, et on l'a envoyé promener.



Ci-contre, en 1998, Bernard-Henri Lévy avec le commandant Massoud en Afghanistan.



ment avec l'internationale terroriste, ou avec l'intégrisme : et peut-être que, dans cette nouvelle époque, tels ou tels guérilleros (je pense aux Tigres tamouls, ou à telle secte colombienne de narcotrafi-quants) seront enrôlés dans la grande croisade antiaméricaine.

**- Peut-il y avoir une esthétique de la guerre ?**

- Oui, quand on ne l'a pas vue de près. Il y a toujours des cons, à Paris ou ailleurs, pour croire qu'il y a une beauté de la guerre.

**- Pourtant, lorsque vous étiez au Bangladesh au début des années 70, vous avez cru qu'il y avait une esthétique de la guerre...**

- J'avais 20 ans. J'étais un con.

**- Pourquoi cet engagement au Bangladesh ? Vous vous étiez éloigné des événements de Mai 68. Aviez-vous besoin de compenser, de vous rattraper ?**

- Je ne sais pas. J'ai toujours eu le goût de l'aventure. J'ai toujours pensé que ce n'est pas mal, pour un intellectuel, de se coltiner avec le terrain. Déjà, en 1967, au moment de la guerre des Six-Jours, j'étais allé au consulat d'Israël, à Paris, pour m'engager...

**- Les vainqueurs sont-ils toujours les coupables et les vaincus sont-ils toujours les opprimés ?**

- Le principe du livre, c'est : cessez de raconter l'Histoire depuis le point de vue des vainqueurs ; essayer de prendre celui des défaits, des déçus, des vies minuscules,

des humiliés. Reste que, vous avez raison, les choses ne sont pas toujours aussi simples. On peut être vaincu et salaud. On peut être vainqueur et dans le droit. Regardez d'ailleurs le drôle de manège qui se joue, ces derniers temps, autour d'Israël et des juifs : aimables tant qu'ils avaient le sacro-saint statut de victimes ; beaucoup moins bien vus, et c'est peu dire, depuis...

**- Y a-t-il un risque de schizophrénie entre le B.H.L. figure du Tout-Paris et le Bernard-Henri Lévy des damnés de la guerre ?**

- Mettons que faire des reportages de guerre, aller me fourrer dans des endroits impossibles, écrire ces "Réflexions", ce soit ma façon à moi de vivre l'aventure Gary-Ajar. ■

« Réflexions sur la Guerre, le Mal et la fin de l'Histoire », par Bernard-Henri Lévy, éd. Grasset, 400 pages, 17,99 € (118 F).

En haut à droite, en 1991, au Kurdistan. Ci-contre, à Sarajevo, pendant le siège de la ville. Ci-dessous, cette année, au Sud-Soudan.



Ci-dessous, à Paris avec Salmaan Rushdie et Bernard Kouchner.

**- Peut-on opérer une distinction entre les guerres qui ont du sens et celles qui n'en ont pas, ou plus ?**

- Il y a eu une première période, celle de la guerre froide, où le moindre conflit, aux confins du monde, était instrumentalisé par l'un des deux camps et avait donc un sens. Il y a, depuis la mort du communisme, une deuxième époque où ceux que j'appelle les "damnés de la guerre" continuent de se battre, mais comme des canards sans tête, mécaniquement, sans plus savoir pourquoi. Le problème, c'est qu'une troisième époque est peut-être en train de commencer, celle de l'affronte-

Match  
25/10/01